

LA RARETÉ DU TEMPS

Gilles Gagné

(Publié dans *Revue du Mauss*, Éditions La Découverte, semestrielle n° 25, premier semestre 2005, *Malaise dans la démocratie. Le spectre du totalitarisme*, pp. 185-189.)

« Pour les nomades traditionnels du désert, par exemple, l'eau n'est pas "rare", elle est précieuse, et cela, qu'elle soit abondante ou qu'elle vienne à manquer. »

Michel Freitag¹.

Il y a une quinzaine d'années, probablement un dimanche où il avait rareté de nouvelles, un grand journal américain rapporta, sur cinq colonnes à la Une, les résultats d'un curieux sondage : « America is running out of time ! » Grâce à l'une des questions que les Gallup Polls ressortent à intervalle régulier pour détecter les évolutions de *L'American way of life*, on apprenait alors que les usagers de la ressource temporelle étaient, d'une année à l'autre, de plus en plus nombreux à se plaindre de passer leur vie à manquer de temps.

À première vue, on ne voit pas comment le temps lui-même, pour ainsi dire, pourrait être impliqué dans l'affaire : s'il était un contenant, il faudrait, pour qu'il en manque toujours plus, qu'il devienne de plus en plus petit; et s'il était un flux, il faudrait que son débit ou sa pression (ou les deux ensemble) diminuent pour qu'il y en ait de moins en moins à consommer. La notion d'une rareté croissante du temps, inutile de plaisanter plus longtemps, n'est jamais, on le sait bien, qu'une manière de parler du sentiment de devoir courir toujours plus vite. Et c'est la généralisation de ce sentiment qui est le fait objectif qui nous occupe ici.

Les Américains, et à leur suite l'essentiel de l'humanité triomphante des pays développés, souffrent donc de plus en plus d'avoir trop de choses à mettre dans le temps de leur vie et de devoir faire face au nombre rapidement croissant des « usages alternatifs » de cette ressource « rare ». Pourtant mieux pourvus de toutes les commodités de la vie qu'ils ne l'étaient naguère, consacrant plus de « temps » à leur formation, à leurs loisirs et à leurs vacances, et cela, alors même que s'est stabilisée la durée de la semaine de travail et que s'est accrue l'espérance de vie, les voilà donc, cinquante ans après la proclamation officielle de la société d'abondance, en pression de temps. Le « niveau de vie » général s'est élevé, mais chacun doit courir plus vite vers la fin de la sienne pour en

1 . *L'oubli de la société. Pour une théorie critique de la postmodernité*, Québec, Presses de l'université Laval, 2002, p. 262.

profiter. Bref, tout se passe comme s'il était plus difficile de flotter sur vingt mètres d'eau que sur dix, plus essoufflant de vivre dans l'abondance que de s'arranger de la disette.

C'est en jouant de ce paradoxe que Marshall Sahlins montra jadis, dans *Âge de pierre, âge d'abondance* (1976), que les membres de certaines sociétés archaïques passaient le plus clair de leur temps à deviser à l'ombre d'un abri de fortune, ne consacrant que quelques heures par jour à satisfaire des besoins tenus au minimum. Dans l'autre sens, Marcuse (*L'homme unidimensionnel*, 1968) a soutenu au milieu des années soixante qu'en produisant constamment de nouveaux besoins, les sociétés de consommation se trouvaient à enfoncer leurs membres dans le manque, la satisfaction d'un besoin ne faisant jamais que fournir à ses producteurs les moyens d'en créer de nouveaux pour renouveler l'insatisfaction, le tout ayant pour effet de maintenir les classes moyennes dans la privation relative en faisant de la consommation l'équivalent d'un travail, terriblement consommateur de temps : l'éclairage clignotant des citrouilles de l'Halloween est à peine installé qu'il faut déjà tout décrocher au profit de Santa Claus et se tenir prêts pour la Saint-Valentin tout en faisant des réservations en vue du *spring break*, car Pâques arrive bientôt avec la fête des Mères, celle des Pères et celle des Marmottes, toutes choses annonciatrices de la fin des classes, de la planification des vacances, des achats de la rentrée et de la dinde de l'Action de grâce. Voilà le gigantesque système de poubellisation d'un calendrier qui file bravement vers les sites d'enfouissement pour rattraper les millions de tonnes de publi-sacs qui en scandent la liturgie. *You can get no satisfaction, but if you try, sometimes, maybe you will.*

Cet effondrement récent des cours du temps sur le marché des *futures*, effondrement qui n'a d'ailleurs que des rapports indirects avec l'infatigable activisme de l'entrepreneur bourgeois de jadis (*time is money*) ou avec quelque vérité anthropologique (*l'homme est mortel*), ne laisse pas d'être intrigant. Pour toucher la chose de plus près, il nous faut faire ici un détour par l'eau : pas par l'eau du désert (que nous avons mis en exergue), mais par celle qui coule en abondance dans les tuyauteries des pays riches et d'où elle surgira bientôt, elle aussi, dans le plein jour de la rareté.

Notre eau, appelons-la ainsi pour la distinguer de l'eau du désert, nous est en effet un médium universel. Il n'y a rien que nous ne puissions faire avec elle. Elle peut chauffer les maisons et refroidir les centrales nucléaires. Elle peut trier les déchets par flottaison ou mener les barges dans la cour des usines par la même méthode. Solvant universel, elle peut livrer les pesticides aux feuilles, le purin aux racines, la couleur aux murs et le goût du poulet à la soupe, tout comme elle peut emporter avec elle tous les poisons des usines chimiques vers les nappes phréatiques. Fluide par excellence, elle peut servir de moyen de transport aux excréments, au minerai concassé, aux billes de bois ou aux abrasifs industriels. Elle peut tenir au frais des millions d'hectares de gazon après avoir éclairé les villes en descendant des montagnes. Elle peut faire fleurir d'OGM des vallées désertiques ou étouffer sous son étreinte des continents de forêt transformés en grands réservoirs. Et elle peut même, c'est là son moindre défaut, se combiner avec l'air et la lumière, qui ne sont presque rien, pour former la base de toute « matière vivante », ce qui est presque tout. Pour toutes ces raisons, notre eau n'a ni nature, ni destination, ni particularité, ni signification qui lui seraient propres : elle est dans le Ricard comme elle

est dans le puisard. Nous n'avons pour elle ni respect ni sentiment, tous nos affects hydrauliques se portant plutôt vers la pluie honnie, les vagues amusantes ou les lacs de villégiature hors de prix. Quand il faut la tirer, la mener, la filtrer et la livrer, son usage a un prix, celui que nous coûtent ces travaux; quand on peut la salir sans trop se déranger, elle ne coûte presque rien. Et comme c'est la rencontre entre ces écarts de prix et les différentes capacités de payer qui décide de son orientation, elle devient pour nous « un bien rare à usages alternatifs », c'est-à-dire un être essentiellement économique, convertible en tout autre bien économique par les mécanismes d'un système de coûts et de rendements. N'étant pas, par nature, réservée par nous à une fonction particulière, ni associée par destination à un aspect donné de la vie, ni soustraite à l'abus par la consécration d'un usage, ni rendue inconvertible par le caractère hétérogène de ses différents ordres de réalité, elle peut être dégradée sans limitation là où une rentabilité quelconque engendre les moyens de la payer et elle peut faire défaut au même moment à des fonctions vitales qui honorerait ses virtualités les plus hautes, des fonctions qui se retrouvent régulièrement à court de liquidités monétaires : ceux qui ont soif, c'est bien connu, n'ont pas d'argent, ce qui annonce le jour où tout ceux qui n'ont pas d'argent auront soif quand ils ne seront pas submergés.

Le temps subit actuellement, mais pour la subjectivité individuelle, une semblable unification de ses domaines par l'abolition définitive des entraves à sa liquidité. Dans une société où les services représentent autant que 70 % des biens économiques, ceux-ci sont en voie d'être offerts à toute heure du jour, de la nuit, de la semaine, de la saison ou de l'année, cela allant des massages thérapeutiques à la tarte aux fraises fraîches. Chacun ne travaille que trente-cinq heures par semaine, mais comme tout travaille tout le temps partout, c'est le temps abstrait du travail, celui qui est de l'argent, qui impose sa loi à l'ensemble. Les mondes où un très petit nombre d'activités se disputaient l'usage des mardis soirs d'hiver, des samedis de la lessive ou de l'heure des repas, ont été abolis, et dans certains cas par la loi. On peut dîner debout à toute heure du jour, en dix-sept minutes en moyenne dans les chaînes américaines, profiter de l'horaire flexible, acheter des provisions la nuit, faire ses études primaires par tranches de neuf jours et partir en vacances en novembre. Comme il n'y a plus de cloisons étanches entre des moments qui seraient, comme par nature, réservés chacun à leurs activités particulières par quelque contrainte sociale, le temps des individus est devenu un médium homogène, universellement convertible, et les forces relatives des obligations, réelles ou imaginaires, qui poussent à consacrer plus ou moins de temps à diverses activités, fonctionnent dès lors comme un système de prix qui oriente la consommation productive de cette ressource rare sans devoir tenir compte de limitations symboliques qui affecteraient diversement la *nature* des différents moments du jour, de la semaine, du mois, de l'année ou du cycle vital. Toutes ses demandes de temps puisant au même réservoir de temps liquide et homogène, l'individu est dès lors aux prises en solitaire avec l'économie compétitive de ses propres passions, et le caractère infini de l'un ou l'autre de ses désirs ou de ses obligations se propage par l'intermédiaire de cette rareté à l'ensemble de sa vie; il s'installe en conséquence dans le manque de temps à demeure. Dans les maillages de l'informatique, le travailleur en réseau, à domicile et à forfait, est peut-être le plus sévèrement touché : n'étant plus tenu de faire ce qu'il doit faire dans un horaire commun,

il peut céder à la mélancolie des jours entiers et se reprendre la nuit, recevoir ses messages en roulant ou apporter l'ordinateur en vacances.

Pour lui comme pour nous cependant, il n'y a plus jamais d'excès de rien, plus jamais de « rien à faire », plus de gratuité, plus de marche objective du monde autour de soi, plus de vide surtout. La liberté face au temps devenant parfaite quand il n'y a plus de temps contraint, il n'y a plus de temps libre non plus.

Faut-il alors, ainsi que le suggèrent les spécialistes d'un nouvel « art de vivre », prendre le taureau par les cornes et mettre à son agenda le très important moment de perdre un peu de temps afin d'éviter de consacrer ce temps, par défaut de planification, à des usages de moindre valeur? « Il faut prendre le temps, peut-on entendre à la radio des *life styles*, de planifier ses loisirs. » Comme l'argent dans un emprunt bancaire destiné à acheter une part des dettes détenues par une agence de crédit, le temps cherche maintenant son profit dans des opérations appliquées à lui-même : « Prenez le temps de vous réserver le temps de ne rien faire : vous gagnerez du temps. » Liquide comme l'argent, abstrait comme l'eau, le temps s'est réduit à la rareté infiniment convertible. En tant que médium généralisé de l'échange entre les dimensions de l'expérience subjective, il ne laisse subsister hors de lui nulle enclave de durée qui aurait ailleurs que dans la rareté sa valeur.

* * *

Certes, on peut soutenir qu'il y avait jadis trop de dimanches d'été passés à écouter les sauterelles en attendant que les poissons mordent, et trop de matins d'hiver mauves de froid que seul faisait résonner le crissement des pas du camelot sur la neige. Certes, on peut soutenir qu'il y a encore trop de petites entreprises qui ne répondent pas au téléphone le midi, trop de sociétés de transport en commun qui mettent fin à leurs activités à trois heures du matin, trop d'horaires industriels inflexibles, trop de saisons de la pêche qui ne durent que trois semaines et trop de gouvernements dont les « heures de bureau » coïncident avec la lumière du jour. Et, certes, il est vrai que l'usage individuel du temps rencontre là des limitations objectives qui entravent sa régulation par la rareté et, donc, sa mise en exploitation rationnelle.

Cependant, une fois admis que les distinctions de « nature » entre les différents moments de la vie « ne sont que » le résultat de la projection sur le temps de la scansion collective de l'activité sociale, il n'est pas encore évident pour autant que la solubilité de toutes les dimensions de la vie individuelle dans l'élément d'un temps rare, mais sans qualité, correspondrait à quelque enrichissement de l'existence. De par la convertibilité générale des choses rares entre elles, en effet, nous aurons tôt fait de donner à notre expérience subjective du monde la forme de la rareté, une forme historique et sociale comme toutes les autres.